

Le grand retour du *Napoléon* d'Abel Gance

Première. La « grande version » restaurée de cette légende du septième art va, pour la première fois, être projetée dans son intégralité, lors d'un ciné-concert symphonique à la Seine Musicale. Les formations de Radio France y interpréteront sa nouvelle partition de... 1 500 pages !

A tout seigneur, tout honneur. En mai, Cannes déroulait le tapis rouge à la version inédite de *Napoléon vu par Abel Gance*, permettant aux festivaliers d'en visionner la première partie (3h40) restaurée par la Cinémathèque. Les 4 et 5 juillet, l'intégralité de cette fresque (7 heures) sera projetée, en deux temps, sur écran géant à la Seine Musicale. Le public y découvrira la colossale entreprise initiée par l'institution créée par Henri Langlois. Et le défi relevé par le compositeur Simon Cloquet-Laffolye pour signer sa bande originale XXL. Pour saisir l'importance de l'événement, un retour sur le film s'impose. Ce

LA CINÉMATHEQUE FRANÇAISE



**Ciné-concert
les 4 et 5 juillet
à la Seine Musicale
à Boulogne-
Billancourt (92).
En salle le 7 juillet
(et du 6 au 21 juillet
à la Cinémathèque
française, à Paris).
Diffusion
ultérieure sur France
Télévisions et Netflix**

chef-d'œuvre du muet, qui suit Bonaparte de l'école de Brienne en 1783 au départ de l'armée d'Italie en 1796, est présenté le 7 avril 1927 dans une version « courte » (4 heures) à l'Opéra Garnier, en présence du président de la République Gaston Doumergue et des maréchaux Foch et Joffre. En mai, une version test (9h30) est montrée au Théâtre Apollo. Et une version finale, dite « grande version » (7 heures), est commercialisée en même temps que la courte.

L'ampleur du sujet, ses innovations (caméras sur des chevaux, bataille finale en trip-tyque) valent au film un accueil

triomphal, mais le parlant, en embuscade, va plomber son succès. Oubliées pendant des années, les bobines sont dispersées, parfois perdues, détruites. Au fil du temps, l'œuvre suscite de nombreux remontages et mutilations : 22 versions ont été recensées. Et puis, en 2007, la Cinémathèque charge le réalisateur et chercheur Georges Mourier d'une expertise des boîtes qu'elle détient. Ses investigations laisseront entrevoir la possibilité de reconstruire la grande version voulue par Gance. Restait à doter ce Napoléon d'une bande originale à sa démesure... Pour la première à



CHRISTEL JEANNE-POINT DE VUE

Bobines Le chercheur et documentariste Georges Mourier s'est vu confier, en 2007, la restauration du film d'Abel Gance par la Cinémathèque. Ci-contre, Albert Dieudonné dans le rôle-titre (1927).

Garnier, le Suisse Arthur Honegger avait élaboré un assemblage de pièces du répertoire classique et une création d'une vingtaine de minutes dont ni lui ni Gance n'étaient satisfaits. Choisi pour relever le défi, Simon Cloquet-Lafolaye est donc reparti de zéro.

Sculpter la musique

Conformément aux attentes de la Cinémathèque, il a puisé dans le matériau symphonique, mais a adopté un parti pris : plutôt que recourir aux grandes références, il en a exploité de moins célèbres. « Je voulais éviter les rengaines. Pour créer une musique qui sonne moderne aux oreilles des spectateurs d'aujourd'hui, il fallait des choses dont ils n'aient pas l'habitude. » Pour lui, la méthode de travail était inédite. « D'habitude, j'écris de la musique ; là, il a fallu que je la sculpe », explique celui qui a dû réarranger les œuvres afin de les synchroniser au déroulement du récit, assurer les transitions, etc., tout en veillant à l'unité sty-

listique des 25 séquences. « Pour le siège de Toulon [1h20], je n'ai utilisé que de la musique du XIX^e s., Beethoven, Tchaïkovski, Wagner. Quand on arrive à la Terreur, elle devient plus moderne, change de couleur, avec un vocabulaire âpre et tragique. J'ai fait appel à Webern, Chostakovitch, Sibelius... »

Ce poème symphonique, dont la partition pèse 16 kilos, court de Haydn (1732-1809) à Penderecki (1933-2020). Il a nécessité vingt-cinq jours d'enregistrement à la Maison de la radio, sous la conduite de Fabien Gabel. L'Orchestre philharmonique et le Chœur de Radio France ont été mobilisés pour le prologue et la première partie ; l'Orchestre national de France pour la seconde. Plus de mille heures de montage et mixage ont suivi. Le chef allemand Franck Strobel dirigera le ciné-concert. À lui d'empoigner « un flot continu de sept heures avec quasiment pas de silence », affirme Simon Cloquet-Lafolaye. « Je lui tire d'avance mon chapeau ! » ■ **STÉPHANIE GATIGNOL**

Monte-Cristo entre deux eaux

Dumas ne les quitte plus ! Coscénaristes du diptyque des *Trois Mousquetaires*, Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière passent derrière la caméra pour adapter son *Comte de Monte-Cristo*. En 1815, alors que Napoléon s'apprête à revenir de l'île d'Elbe pour les Cent-Jours, Edmond Dantès est faussement accusé de complot. Le marin de 22 ans, qui s'apprêtait à devenir capitaine et à épouser la femme qu'il aime, est jeté dans un cachot du château d'If, dont il ne s'évadera que quatorze ans plus tard, déterminé à punir ceux qui lui ont tout pris.

Fort d'un budget qui saute aux yeux (42 millions d'euros), cette énième adaptation du « monu-roman » marque des points grâce à une distribution et des décors de haute tenue, qu'il s'agisse de la spectaculaire reconstitution du port de Marseille ou de la demeure orientalisante du héros. Pierre Niney (*photo*) incarne, avec le même brio, la fraîcheur du jeune homme auquel la vie sourit et la détermination implacable des promesses spoliées. Et l'harmonie du couple qu'il forme avec Anaïs Demoustier, filmé dans la lumière de l'été provençal, contribue à magnifier le drame romantique. Mais si la partie consacrée à la trahison est convaincante, l'intérêt se délite à mesure que la vengeance est mise à exécution. La mise en scène, comme écrasée sous les rebondissements, apparaît moins inspirée. Le navire semblait bien embarqué mais peine, sur la durée (3 heures), à nous tenir... tout à fait captifs. ■ S. G

Le Comte de Monte-Cristo, de Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière. Avec aussi Laurent Lafitte, Bastien Bouillon, Patrick Mille... En salle depuis le 28 juin.



JÉRÔME PRÉBOIS



À tous crins Portrait équestre de Léopold de Médicis enfant, par Justus Sustermans, portraitiste à la cour de Toscane de 1620 à sa mort, en 1681.

comme de l'univers », donne le ton. Couples indissociables dans la gloire et dans la défaite, Marengo et Napoléon, ou Phoebus et Napoléon III après Sedan, par Wilhelm Camphausen, visage hagard, rênes flottantes, empire effondré. À travers une dizaine de thèmes se dessine une culture équine et équestre plurimillénaire qui disparaît au début du xx^e siècle.

Faire-valoir du gentilhomme

Les Grandes et Petites Écuries sont une référence européenne, et les grands écuyers, de Pluvinel et La Guérinière à Nestier et aux frères d'Abzac, ont fondé l'École d'équitation française et mis à cheval des générations de souverains. Compagnon d'armes qui meurt en héros – plus de 130 000 pendant la campagne de Russie, en 1812! –, partenaire des fêtes superbement harnaché et paré, le cheval est le faire-valoir du gentilhomme, dont il marque le rang et l'emprise sur l'espace.

De Vinci à Le Brun, de Delacroix, Detaille et Neuville à James Ward, Landseer, Frank Craig ou le stupéfiant sculpteur sur bois Gibbons, les plus grands ont prêté leur pinceau ou leur ciseau à ces irrésistibles modèles posant en professionnels. D'autres scalpels en main, de Jean Héroard à Bourgelat, fondateur des écoles vétérinaires, ont sondé leurs os et leurs muscles, et d'autres encore leurs âmes, chevaux effrayés par l'orage, expirant sous le fusain virtuose de Le Brun, ou cavales emballées d'Ulpiano Checa y Sanz. Et comme une synthèse de cette union immémoriale, un portrait de Léopold de

Versailles monte sur ses grands chevaux

Expo. La « plus belle conquête de l'homme » est à l'honneur cet été dans la cité royale, avec les JO et 300 œuvres équines montrées au château.

Alors que les épreuves équestres des JO se déroulent dans les jardins du château de Versailles, une exposition de plus de 300 œuvres, issues des plus grands musées du monde, dresse le panorama de l'histoire de l'homme et du cheval en Europe depuis la fin du Moyen

Âge. Versailles lui a réservé ses plus beaux espaces : salles d'Afrique, salon de la Guerre et de la Paix, galerie des Glaces, appartements de M^{me} de Maintenon et de la Dauphine. De tout temps, le cheval a fasciné les artistes par sa beauté et l'élégance de ses allures, et par ce mélange unique de violence et de douceur, de rébellion et de soumission, qui en fait la métaphore idéale du pouvoir souverain sur un peuple docile.

Dès la place d'Armes, la statue de Louis XIV, inspirée comme tant d'autres de la statue équestre de l'empereur Marc-Aurèle, « maître de lui-même

« Cheval en majesté », château de Versailles (78), jusqu'au 3 nov.

Rens. : 0130 83 78 00 et www.chateau-versailles.fr

Médicis enfant par Justus Sustermans (*ci-dessus*), monté sur un cheval blanc à la prodigieuse crinière de plusieurs mètres. Une chevauchée fantastique qui se poursuit dans le parc, où brillent à nouveau les chevaux de feu du bassin d'Apollon. **JOËLLE CHEVÉ**

**Comme chaque année,
vous avez rendez-vous
avec l'histoire.**



La nouvelle jeunesse du musée Jacquemart-André



Écrin. En 1876 est inauguré l'hôtel particulier d'Édouard André et Nélie Jacquemart, transformé en musée en 1913, selon le vœu de cette dernière. Les travaux ont porté sur l'édifice et ses œuvres, notamment l'escalier à double volée et la fresque de Tiepolo qui orne le plafond de la salle à manger.

Peau neuve. L'institution rouvre le 6 septembre après un an de travaux. Une première depuis... 1913.

Depuis cette année-là, la magnifique demeure d'Édouard André et de Nélie Jacquemart n'avait pas été l'objet de travaux majeurs. Dans le fumoir et la salle à manger, la dégradation des plafonds, parquets, huisseries et textiles était inquiétante, sans compter l'encrassage des œuvres. Les structures de ces pièces ont été rénovées, et toutes les œuvres d'art restaurées. Dans l'ancienne salle à manger – salon de thé du musée très apprécié des visiteurs, qui y retrouvent l'atmosphère raffinée des réceptions d'antan –, la célèbre fresque de Giambattista Tiepolo, qui ornait le palais Contarini à Padoue, a retrouvé sa fraîcheur. Le savoir-faire très subtil des restauratrices

a fait merveille et des analyses scientifiques ont mis en lumière les dessous du travail de Tiepolo, grand maître du trompe-l'œil. Quant aux cinq tapisseries de la tenture d'Achille du XVIII^e siècle, elles ont retrouvé leurs couleurs éclatantes, et l'escalier à double volée, chef-d'œuvre de légèreté, sa blancheur d'origine. Dans l'audioguide, la voix de Franck Ferrand accompagne les visiteurs.

Dès la cour d'entrée, revégétalisée, l'ambition de redonner son aspect originel à la demeure a été respectée. Les Jacquemart-André, après un mariage tardif en 1881, ont consacré leur vie à leur hôtel particulier, écrin de leurs collections. Édouard, héritier d'une famille de banquiers et d'industriels du textile, est riche ; Nélie, portraitiste, est une des rares femmes peintres à vivre de son art. Mariage de raison peut-être – il est alors très malade – mais de passion commune pour l'art certainement. En

quête de primitifs italiens et flamands, peintres de la Renaissance, toiles et objets d'art du XVIII^e siècle français, ils sillonnent l'Europe, l'Égypte, le Proche-Orient. Édouard y gagne quatorze années de vie et des trésors inouïs, telles les fresques de Tiepolo de la salle à manger et de l'escalier d'honneur, joyaux de leur collection parmi tant d'autres de Mantegna, Chardin, Rubens, Canaletto, Boucher, Vigée-Lebrun, etc. Veuve en 1893, Nélie noie son chagrin en faisant le tour du monde. Elle achète *Les Pèlerins d'Emmaüs*, de Rembrandt en 1898, et l'abbaye de Chaalis en 1902, où elle a été initiée à l'art par sa protectrice M^{me} Vatry. En 1912, elle lègue l'hôtel et l'abbaye à l'Institut de France et, en 1913, le musée Jacquemart-André est inauguré par le président Poincaré. Un siècle plus tard, les ombres d'Édouard et de Nélie veillent encore à la transmission de leur émerveillement. **J. C.**

**Musée
Jacquemart-
André
(Paris, 8^e). Rens. :
01 45 62 11 59
et www.musee-jacquemart-andre.com**

NOUVELLE
FORMULE

PARLER ou SE TAIRE ?

Le dilemme
des lanceurs d'alerte



LA CROIX
L'Hebdo

En vente tous les jeudis



Crédit photo : Adria Fruitós



Eaux troubles Est-ce bien sur la Seine que les yeux du monde se braqueront pour l'ouverture des JO ? Car, si l'on s'en tient aux strictes règles hydrographiques, il s'agit en réalité de l'Yonne !

En descendant la Seine

Une promenade fluviale, dans le temps autant que dans l'espace : voguer sur le fleuve roi des Jeux olympiques, depuis le grand confluent de Montereau jusqu'à l'estuaire, offre l'occasion rêvée de croiser quelques lieux mythiques, ainsi que les grandes figures qui, de siècle en siècle, les animèrent. **PAR FRANCK FERRAND**



MARINA DATSENKO/SHUTTERSTOCK

De généreux méandres, de belles îles bien loties, de hauts coteaux crayeux et des grèves paresseuses: le fleuve que nous allons descendre est appelé Seine – du nom d'une déesse celte, *Sequana* –, mais à vrai dire il n'est plus à proprement parler la Seine. À Montereau-Fault-Yonne, dans la Brie, ses eaux se sont mêlées à celles de l'Yonne; or, selon les calculs les plus indiscutables, le débit moyen de celle-ci au confluent – 93 m³ par seconde – est supérieur à celui de la Seine, qui n'est à cet endroit que de 80; c'est donc bien, selon les règles hydrographiques, la Seine qui se jette dans

l'Yonne... Ainsi le fleuve qui baigne Paris, Poissy et Rouen jusqu'à l'estuaire du Havre, la rivière maîtresse des rois de France et des ducs de Normandie n'est pas la Seine, c'est l'Yonne! La source de celle-ci est à chercher dans le Morvan, au creux de la forêt de Gravelle, sur le territoire d'une commune jadis accueillante aux bouviers et aux floteurs de bois: Glux-en-Glenne. Le fleuve y naît tout humblement dans une tourbière, sur le mont Préneley, à 738 mètres d'altitude. C'est plus que les 450 mètres du plateau de Langres, où la Seine, de son côté, prend sa source. En Côte-d'Or.

Les bateliers forgent Paris

Les deux cours d'eau chemineront en parallèle vers le nord-ouest et Montereau, de part et d'autre de la vallée d'Armançon, la Seine en traversant Troyes, l'Yonne en passant par Auxerre. Avant de gagner Paris, la réunion des deux cours d'eau baigne Melun, séjour favori des premiers Capétiens et refuge d'Abélard... Pendant près d'un millénaire, ...





Gagne-pain Au Moyen Âge, les bateliers de la capitale, en contrôlant le trafic de marchandises, font fortune et confortent leur rôle politique. Meuniers parisiens alimentant les moulins établis sur le fleuve, miniature tirée de la *Vie de saint Denis* (1317).

... le port de la Reine-Blanche fut une étape essentielle pour les matières premières qui descendaient par voie fluviale vers la capitale. Ce commerce fut longtemps florissant; il explique la puissance des bateliers qui, dès l'Antiquité, forgèrent Paris.

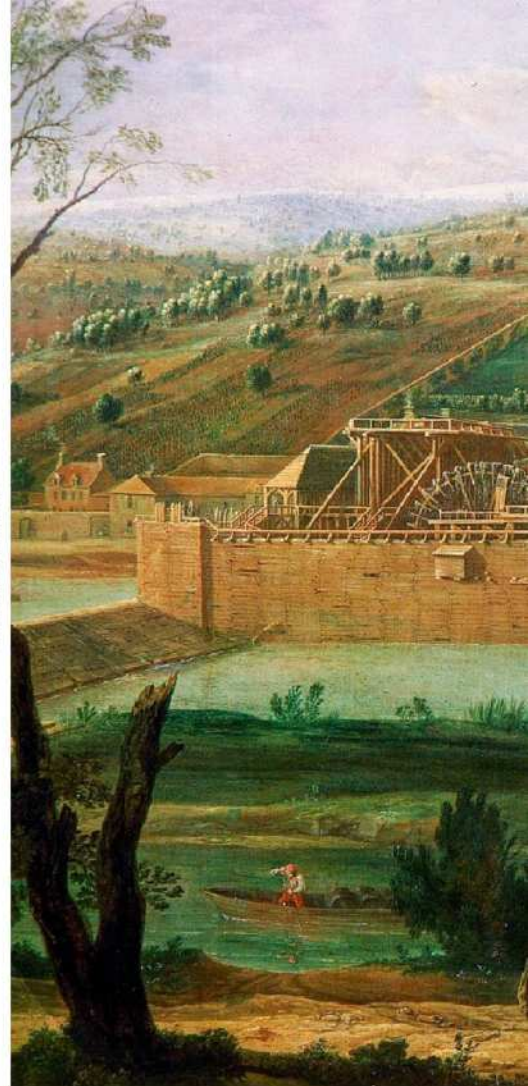
Le musée de Cluny, en plein Quartier latin, abrite une colonne gallo-romaine de section carrée; haute de cinq mètres, constituée de blocs en pierre de l'Oise, elle doit son nom de «pilier des Nautes» à la confrérie de marins qui maîtrisait le transport fluvial de matériaux et de denrées, leur négoce et leur commerce. Prospères, les bateliers de Paris conservèrent longtemps la haute main sur les affaires de la ville. La capitale de la France leur doit son emblème – la nef – et sa devise: *Fluctuat nec mergitur* («Elle tangue mais ne sombre point»).

Regardés d'un peu haut par des riverains souvent blasés, des Bateaux-Mouches, de nos jours, promènent les visiteurs au pied d'illustres monu-

ments: la tour Eiffel, le musée d'Orsay, le Louvre, Notre-Dame, si spectaculairement meurtrie en 2019... Ils donnent à voir, sous un angle idéal, la Conciergerie, l'hôtel de la Monnaie ou ce collègue des Quatre-Nations dont la coupole ovale coiffe les cinq académies... Quant aux ponts de Paris, vantés, rimés, chantés à l'infini, ils constituent peut-être ce que cette métropole aura produit de plus conforme à son génie: une élégance efficace.

De siècle en siècle, d'île en île

Le fleuve quitte la capitale par Issy-les-Moulineaux, terre des Conti où la reine Margot vint fuir la peste de 1605, et où se battirent, le 3 juillet 1815, les tout derniers fidèles d'un Empereur qui, le même jour, avait déjà gagné l'Atlantique à Rochefort! Décidément, les résurgences de l'Histoire sont multiples sur les bords du fleuve; elles se bousculent, saturent les berges d'un empilement de faits mémorables...



C'est à Issy, notons-le, qu'est née l'aviation du Vieux Continent, sur un terrain où devaient s'illustrer les noms des frères Farman, des frères Voisin... J'entends encore Benjamin Renard me raconter comment, tout enfant, on le faisait s'allonger dans l'herbe avec ses camarades de classe – un tous les vingt mètres – pour observer si, oui ou non, la drôle de machine qui tentait de s'élever dans les airs avait quitté le sol en passant à la hauteur de chacun. C'était à la fin du dernier siècle; M. Renard était centenaire; mais le souvenir qu'il

“Les méandres conviennent à des circonvolutions, distordent l'espace et se jouent des distances”



Ingénierie La machine installée par Louis XIV en 1682 pompait l'eau de la Seine pour alimenter en eau les parcs de Marly et de Versailles. *Vue de la machine de Marly*, de Pierre-Denis Martin (1663-1742).

L'un des moindres attraits de la Seine – pour l'appeler ainsi – n'est pas la présence, en son lit, d'îlots publics et privés, plus ou moins pittoresques. Les «Trois Parisiennes» – l'île Saint-Louis, l'île de la Cité, l'île aux Cygnes avec sa statue de la Liberté – font volontiers oublier les autres, pourtant célèbres, comme l'île de la Jatte, immortalisée par ses peintres dont Seurat, ou celle de Chatou, qui deux fois l'an accueille une «foire au jambon» dont le nom cache une immense brocante. De ces îles, on dénombre près d'une centaine entre Paris et Le Havre, certaines hérissées de jolies villas, d'autres si petites qu'y tiennent à peine une demeure et son jardin. Je me rappelle avoir passé de bien douces soirées sur une langue de verdure, en contrebas du fastueux château adossé au coteau de La Roche-Guyon par les La Rochefoucauld.

Rol des fleuves, fleuve des rols

Les méandres du fleuve conviennent à des circonvolutions et, comme au long d'un ruban tortueux, distordent l'espace et se jouent des distances. On se rapproche de la capitale au moment où l'on s'en serait cru affranchi. Et Louveciennes, Marly, Maisons, entre autres, nous ramènent aux consonances encore parisiennes de leurs domaines royaux et princiers. La machine installée par Louis XIV en 1682 puisait l'eau de la Seine et l'envoyait vers le parc de Versailles, trop éloigné du fleuve, au gré de ses innombrables fontaines. Nos souverains sont chez eux sur la Seine. À Poissy, par exemple, se disputent les souvenirs superposés de Saint Louis, qu'on y baptisa, et de Catherine de Médicis, qui tenta en vain d'y trouver la concorde religieuse...

À ce stade, peuplons la voie d'eau et faisons figurer les péniches à sa surface: près d'un millier de ces dépôts flottants sillonnent encore le fleuve, et contribuent à l'atmosphère à la fois placide et industrielle de la Seine. Les mari-...



Chemlnées et plnceaux À partir du XIX^e siècle, usines et manufactures scandent les berges, parfois mises en lumière par les artistes. *Fabriques à Argenteuil*, de Gustave Caillebotte (1888).

conservait de ces moments était intact. Meudon aussi, avec son hangar Y, et Boulogne-Billancourt ont inscrit leur nom dans l'histoire aéronautique. À Sèvres et plus encore à Saint-Cloud, à Suresnes aussi, ce sont des images de la guerre de 1870 qui me reviennent... D'un empire l'autre: le pont-aqueduc de Colombes, permettant d'évacuer les eaux sales des égouts de Paris vers la station d'Achères, me semble résumer

l'esprit pratique, et déjà si moderne, du Second Empire. Quant aux splendeurs cachées du Premier, où mieux les déceler que dans tout ce qu'il reste des beautés de Malmaison?

“Avant Rouen, voici Giverny avec ses deux petits paradis, le jardin de fleurs et le jardin d'eau de Monet”

... niers honorent Conflans-Sainte-Honorine – dont le nom rappelle la confluence avec l'Oise – comme « capitale de la batellerie »... Les Mureaux, Porcheville et Mantes-la-Jolie portent les premiers stigmates d'une industrie qui, jusqu'à Rouen et, finalement, jusqu'au Havre, parsème le fleuve et le dote d'entrepôts, d'usines et de tuyauteries. Médan en vue ! Comment, ici – puisque nous évoquons la révolution industrielle –, ne pas signaler l'étonnante résidence d'été d'Émile Zola ? Elle est demeurée presque intacte avec ses vitraux et ses mosaïques, son grand bureau panoramique à mezzanine, équipé d'une cheminée monumentale de style néo-Renaissance, ornée de la devise de l'écrivain : *Nulla dies sine linea* (« Pas un jour sans une ligne »)...

Un paradis impressionniste

Impossible du reste de les citer tous, ces auteurs riverains de la Seine, d'Alexandre Dumas, à Port-Marly – son « château de Monte-Cristo » a été restauré sur les instances d'Alain Decaux –, à la maison de Croisset, fichée de son célèbre pavillon, et où Flaubert écrit ses romans. Croisset se trouve juste en aval de Rouen, sur le territoire de la commune de Canteleu. Non loin de Petit-Couronne, où, deux siècles plus tôt, avaient si bien œuvré, déjà, les frères Pierre et Thomas Corneille.

Les écrivains ne sont pas les seuls à faire honneur au beau fleuve. Les peintres du XIX^e siècle, et tout spécialement les impressionnistes, avaient élu la Seine pour berceau de leur école et de leurs courants de plein air, travaillant sur le motif. Les ciels déchirés du Vexin, les reliefs flatteurs de rives bien crayeuses, la beauté des lumières et de leurs reflets sur une onde irisée par des frondaisons touffues ont ravi Claude Monet, bien sûr, résident de Vétheuil puis de Giverny, mais aussi Camille Pissarro, Auguste Renoir et

tout là-bas, sur les plages moutonnées de nuages, Eugène Boudin. Le musée de Beaux-Arts de Rouen présente une grande fresque où s'égrènent leurs noms fameux, au rythme des villages riverains. Avant de traverser Rouen, un mot de Giverny avec ses deux petits paradis – le jardin de fleurs et le jardin d'eau de Claude Monet – ou de Vernon, dont le Vieux-Moulin, en porte-à-faux sur le fleuve, chevauche deux piles d'un pont médiéval aujourd'hui ruiné...

Certaines cités riveraines sont très anciennes ; à Gaillon fut érigé, par les archevêques de Rouen, le premier château de la Renaissance en France. Aux Andelys, il suffit de lever les yeux pour en apercevoir un autre : l'ombre tuté-

laire de la forteresse de Château-Gaillard, bâtie pour Richard Cœur de Lion afin de contrer son grand voisin et suzerain, son ancien ami le roi de France. Des souvenirs personnels se superposent aux belles images des boucles du fleuve, serpentant au creux du plateau calcaire. Je me souviens d'une belle maison du Petit-Andelys, dont le haut jardin, comme suspendu, donnait le sentiment d'accéder presque à l'île... Je me souviens des clapiers et des poulaillers de mon enfance, dans les petites maisons successives de ma grand-tante, à Heudebouville puis à Pont-de-l'Arche...

Quillebeuf-sur-Seine est la commune dépositrice d'une des plus captivantes énigmes de l'histoire de France : le trésor du *Télémaque*, chargé sur un brick qui s'est échoué là en 1790 et supposé contenir un trésor que Louis XVI aurait voulu mettre à l'abri (*lire p. 44-46*). Par les banlieues de Saint-Aubin-lès-Elbeuf, de Saint-Étienne-du-Rouvray, de Sotteville-lès-Rouen, autant marquées par leurs manufactures – de

Fête Impériale Les Parisiens se ruent vers l'île de Croissy, à quelques kilomètres à l'ouest de la capitale, attirés par les joies du canotage et les plaisirs de la table offerts par le restaurant La Grenouillère. *Bain à la Grenouillère, par Monet (1869).*

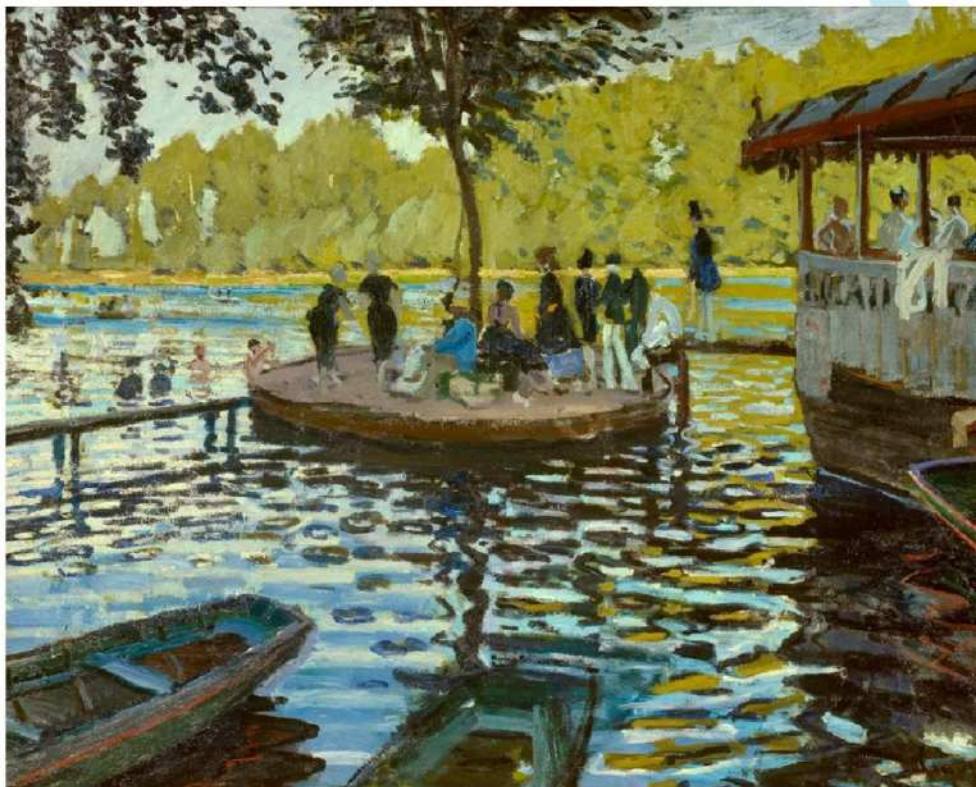


PHOTO JOSSE/ELA COLLECTION



Les lys dans la vallée Aux Andelys (Eure), la beauté des lieux le dispute à la richesse de l'histoire. C'est ici que Richard Cœur de Lion fait édifier, en 1197, son Château-Gaillard afin de verrouiller l'accès à la Normandie. Peine perdue, il sera pris par les Capétiens en 1204.

CORMON FRANCIS/HEMIS.FR



EXCURIO-GEDION/EXPERIENCES-MUSEE D'ORSAY

Impressionnant ! Grâce à la réalité virtuelle, vous pourrez côtoyer Monet et Renoir, venus planter, en 1869, leurs chevalets sur les bords de la Seine. Une exploration immersive – et impressionniste ! – à découvrir au musée d'Orsay jusqu'au 11 août.

draps notamment – disparues que par leurs belles maisons à flanc de coteau, l'on aborde enfin « la ville aux cent clochers » : Rouen. Ce surnom, la ville des frères Corneille le partage au demeurant avec Arras, Caen, Dijon, Poitiers, Reims et Troyes – toutes cités fort chrétiennes et fort brillantes. Mais il y a quelque chose de plus à Rouen ; un je-ne-sais-quoi d'efficace et de puissant, hérité probablement du temps où la métropole portuaire n'était rien de moins – en taille et en importance – que la deuxième ville du royaume. La mort de la Pucelle, le 30 mai 1431 sur la place du Vieux-Marché, a marqué les consciences à jamais. Un curieux monument de béton en

immortalise aujourd'hui le souvenir ; s'y lit le grand exorde de Malraux : « Ô Jeanne, sans sépulcre et sans portrait, toi qui savais que le tombeau des héros est le cœur des vivants ! »

Continuons de descendre vers l'estuaire, non sans redouter cette petite lame brisante qui remonte de la mer au changement de marée et qu'on appelle le mascaret. Dans la boucle symétrique à celle de Rouen se love le long d'une très haute falaise le charmant bourg de La Bouille, coïncé entre ce mur calcaire et un fleuve sans cesse plus large. Les moines bénédictins, jadis, des abbayes Saint-Georges, à Saint-Martin-de-Boscherville, et Saint-Pierre, à

Jumièges, ont façonné les rives de la Seine comme on dessine des jardins : en essayant d'allier la volonté de l'homme aux caprices du sol... Les somptueux vestiges antiques de Lillebonne – son Apollon de bronze doré a forcément été capté par le Louvre – contrastent un peu plus loin avec la structure moderniste, visible de loin, du pont suspendu de Tancarville, bâti en 1959 – 608 mètres, contre les 856 du pont à haubans de Normandie, enjambant l'estuaire depuis 1995.

Fenêtre sur le Nouveau Monde

On a célébré, en 2017, le demi-millénaire du Havre, fondé par François I^{er}, sur les conseils de son vieil ami Bonnavet, sous le nom de Havre de Grâce. Arsenal et port de pêche, forteresse protectrice en même temps que « charnier natal » de bien des gerfauts, la « porte de l'Amérique » a couru toutes les fortunes... Jusqu'aux bombardements alliés de septembre 1944, qui devaient la détruire à 85 %. J'ai eu la chance de pouvoir contempler, depuis la salle à manger panoramique de l'hôtel de ville, au sommet d'une tour de 17 étages, chef-d'œuvre d'Auguste Perret, cette ville renée de ses cendres, dans l'après-guerre, pour donner vie au plus ambitieux des projets urbains. Au-delà du bel ordonnancement des rues soignées, l'estuaire est bordé par Honfleur, Pennedepie, Trouville, Deauville, Blonville, Villers-sur-Mer, Houlgate, Dives, Cabourg, qui s'estompe au loin... Le traverserons-nous, cet estuaire immense ? Voici déjà le vénérable port d'Honfleur. D'ici sont partis bien des convois historiques – à commencer par celui de Jacques Cartier...

Quittant Honfleur en direction de la Côte fleurie, il m'est arrivé, sur la commune de Vasouy, de flâner à la nuit tombante en compagnie de France Gall, propriétaire de tout un pan de cette côte. La chanteuse aimait voir s'allumer, de l'autre rive de l'estuaire, les cheminées d'usines et les raffineries havraises. « Cela me rappelle New York », disait-elle avec un drôle de sourire... C'est que le fleuve achève ici sa course ; la mer va pouvoir prendre le relais, puis l'océan, grand ouvert sur le Nouveau Monde. 